



Syria
Archéologie, art et histoire

83 | 2006
Hommage à Henri de Contenson

« *Ce lin, qui me le peignera ?* »
Enquête sur la fonction des peignes en os du
Néolithique précéramique levantin

Catherine Breniquet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/226>
DOI : 10.4000/syria.226
ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2006
Pagination : 167-176
ISBN : 9782351590515
ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Catherine Breniquet, « *Ce lin, qui me le peignera ?* » Enquête sur la fonction des peignes en os du Néolithique précéramique levantin », *Syria* [En ligne], 83 | 2006, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/226> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.226>

« *CE LIN, QUI ME LE PEIGNERA ?* »
ENQUÊTE SUR LA FONCTION DES PEIGNES EN OS
DU NÉOLITHIQUE PRÉCÉRAMIQUE LEVANTIN

Catherine *BRENIQUET*
Université Michel de Montaigne, Bordeaux-III

Résumé – On examine ici la fonction du peigne « à carder » découvert dans les niveaux précéramiques de Ramad. L'objet est comparé aux autres objets dentés contemporains en os. La forme générale, les traces d'usure, de même qu'une réflexion générale sur le traitement des premières fibres textiles, suggèrent que le geste technique associé n'était peut-être pas lié à la laine. Le peigne de Ramad a ainsi pu servir au peignage du lin, comme à l'égrenage des céréales.

Abstract – The aim of this paper is to discuss the function of the carding-comb found in the pre-pottery levels of Ramad. The object is compared to the other contemporary toothed bone combs. Its shape, wear marks, as well as an examination of the textile fibres processing, suggest that the technical gesture is not linked with wool. The Ramad object could have been used to comb flax, as well as to drop off the grains from the stalk.

خلاصة – نستعرض في هذا المقال وظيفة مشط (الحلج) الذي تم اكتشافه في السويات العائدة إلى عصر ما قبل الفخار في تل الرماد. قورنت هذه القطعة مع لقي أخرى عظمية مسننة ومعاصرة لها. ويقودنا الشكل العام لهذه القطعة، مع آثار التلف وحتى التفكير العام للتعامل مع أوائل الخيوط القماشية، إلى الاعتقاد بأن الحركة التقنية المترافقة ربما لم تكن مرتبطة بمادة الصوف، وهكذا فإنه من الممكن أن مشط الرماد هذا قد استخدم في كل من تمشيط الكتان، وعملية فرط الحبوب.

« Ce lin, qui me le peignera ? » C'est en ces termes qu'Inanna apostrophait le dieu Soleil Utu dans une tablette relatant les préludes à la cérémonie du Mariage sacré à Sumer. Comme on sait, le développement de l'épisode tourne autour de la préparation du couvre-lit en lin destiné à la chambre nuptiale. Ce texte est l'un des rares à mentionner des opérations techniques relatives au travail de ce matériau¹. Parmi celles-ci, le peignage, faisant référence à un geste impliquant un outil spécifique. C'est aussi la seule opération commune au travail du lin et à celui de la laine pour rendre les fibres aptes au filage, qui ne présentent par ailleurs que peu de points communs.

Henri de Contenson est l'un des (rares) archéologues ayant eu la chance de découvrir un « peigne » dans les niveaux néolithiques de Tell Ramad. Celui-ci passe pour être un peigne « à carder »², un peigne à usage textile donc, mais, comme son nom l'indique, plutôt réservé à la laine. Cette dénomination nous semble prêter à confusion, c'est pourquoi nous avons le plaisir de lui offrir quelques réflexions sur la fonction de cet objet insolite, en remerciement respectueux de l'intérêt qu'il a toujours manifesté vis-à-vis de nos travaux.

1. KRAMER 1983, p. 82 et p. 100, n. 2.

2. CONTENSON 2000, p. 174 et p. 321, pl. XIX-4 a.

LE PEIGNE DE RAMAD

Le peigne « à carder » de Tell Ramad provient du niveau I, c'est-à-dire du niveau inférieur du site, celui qui repose sur le terrain vierge et que l'on date de la deuxième moitié du VIII^e millénaire (PPNB récent)³. Le secteur fouillé (en M7 NE) a livré diverses structures en place, notamment des bribes d'habitations arrondies semi-enterrées, ainsi qu'une surface blanche durcie sous laquelle on a retrouvé un amas d'objets, pilons, molettes, outils en pierre ou en os, dont le peigne en question⁴. Cet objet de petites dimensions, 4,1 x 5,9 cm, taillé dans un os renflé en son centre, présente une forme légèrement trapézoïdale (**fig. 1**). Neuf dents d'environ 5 mm de largeur occupent les deux tiers de l'objet, sur l'un de ses longs côtés. Elles sont légèrement écartées les unes des autres, ce qui donne à l'objet sa forme en éventail. L'extrémité opposée faisait sans doute office d'élément de préhension.

AUTRES PEIGNES

Comme tel, l'objet est unique. Toutefois, d'autres objets dentés⁵ sont connus pour le Néolithique précéramique du Levant. Ils sont un peu plus anciens puisqu'ils datent du PPNA⁶. Tous sont en os, et cette particularité peut être liée à un choix culturel faisant privilégier une matière plutôt qu'une autre, comme aux conditions de conservation des objets en matériaux périssables, le bois se conservant encore moins que l'os. Quoi qu'il en soit, on ne saurait y voir le signe d'une absence d'industrie de l'os ou du bois à cette époque⁷. Bien au contraire, de tels objets témoignent d'une diversité technique et fonctionnelle qu'on peine à imaginer dès lors qu'ils ne sont pas attestés en fouille. Leur présence ou leur absence sur tel ou tel site traduisent ainsi très probablement les aléas des découvertes archéologiques. Ces objets dentés proviennent tous des niveaux précéramiques de Mureybet (niveaux II et III)⁸, mais il en existait sans doute d'autres, sur d'autres sites⁹. On en dénombre cinq, tous sensiblement différents les uns des autres. D'une façon générale, tous sont taillés dans des os plats ou retaillés pour la circonstance : un seul objet présente une section plano-convexe (**fig. 4**). Leur forme générale est rectangulaire. D'après les observations faites par Danielle Stordeur, il s'agit majoritairement de côtes, sciées transversalement et coupées en deux dans le sens de l'épaisseur¹⁰. Seuls deux objets de Mureybet II ont conservé la forme incurvée originelle de l'os : un peigne « à languette » (**fig. 2**) et un objet fragmentaire¹¹.

CARACTÉRISTIQUES INTRINSÈQUES

Si l'on cherche à préciser la fonction respective de cette série d'objets, il nous faut tout d'abord nous tourner vers leurs caractéristiques propres, le contexte de découverte n'apportant que peu de renseignements dans le cas présent. On rappellera toutefois que la forme en elle-même ne permet pas toujours de déduire la fonction de l'objet : c'est le geste technique qu'il faut viser, le savoir-faire associé à la manipulation de l'objet¹². Plusieurs critères doivent être retenus : la longueur de l'objet, la forme

3. CONTENSON 2000, p. 8 et 10.

4. CONTENSON 1974, p. 19.

5. Cette appellation d'« objets dentés » est due à STORDEUR 1974.

6. Voir sur ce point le tableau chronologique réalisé par CAUVIN 1994, p. 20-21.

7. Comme le souligne très bien STORDEUR 1979, p. 37, n. 1. Ce sont bien davantage les conditions de conservation, de fouille et de publication qui sont à incriminer. Voir aussi STORDEUR 1988.

8. CAUVIN, 1972, p. 109.

9. À ce titre, on rappellera que l'industrie osseuse est abondante au Levant à Ghorafé par exemple : CONTENSON 1985, p. 18, et STORDEUR 1982, mais aussi sur des sites plus éloignés comme Cafer Höyük : STORDEUR 1988, ou encore Ganj Dareh : STORDEUR 1993.

10. STORDEUR 1974, p. 441 et STORDEUR 1982, p. 23.

11. STORDEUR 1974, p. 438 et p. 440, fig. 2, 1.

12. SIGAUT 2006, p. 133.

des dents, les traces éventuelles. Deux des six peignes sont cassés (**fig. 3 et 4**), de sorte que leur longueur initiale est impossible à déterminer. On peut penser qu'elle s'approchait de celle du peigne à languette (**fig. 2**) compte tenu d'une relative similitude morphologique. Les trois autres peignes ne présentent pas entre eux de point commun précis. Tous sont *a priori* des outils tenus à la main, non emmanchés. Cependant, deux présentent des particularités morphologiques qui suggèrent qu'ils ont pu être suspendus à un cordon. Le peigne à cupules (**fig. 5**) est doté de deux perforations à l'extrémité opposée des dents et l'outil denticulé long (**fig. 2**) est muni d'une languette qui a pu servir à l'accrocher à une ficelle. Un autre (**fig. 4**) présente des bords festonnés qui constituent peut-être un artifice pour une meilleure prise en main, et que l'on retrouve sur un objet de Cafer¹³.

À l'exception du peigne de Ramad et d'un peigne de Mureybet II (**fig. 1 et 6**) doté de quatre longues dents très détachées les unes des autres, ces objets présentent des dents courtes, de l'ordre de 20 mm, en forme de V, parallèles les unes aux autres. Le nombre de dents varie de moins d'une dizaine à une vingtaine (sur l'objet à cupules : **fig. 5**). On observe ainsi deux catégories distinctes, recoupant presque les catégories observées précédemment sur le critère de la longueur.

Les traces d'utilisation sont plus difficiles à évaluer car de telles observations ne sont pas systématiques. Toutefois, pour la presque totalité des objets considérés ici (à l'exception des peignes à longues dents), on dispose d'une étude de Danielle Stordeur qui a pu observer que la plupart d'entre eux étaient très lustrés, notamment sur les bords et les dents¹⁴. En outre, ces mêmes dents étaient usées par frottement, sans qu'un lustrage particulier ne puisse être observé entre les dents. L'auteur concluait prudemment sur la destination de ces objets, en relation avec le travail de matières solides-souples (peaux, vannerie, fils ou tissus). Des observations similaires ont également été faites sur d'autres catégories d'objets en os en provenance de Ganj Dareh¹⁵. Les traces d'usure sont plus faciles à voir : objet cassé en deux, dents émoussées, voire brisées, comme sur le peigne « à carder ».

Deux objets dentés présentent enfin un « décor » (abstraction faite des bords festonnés envisagés plus haut) : la petite plaquette perforée (**fig. 5**) et le peigne à longues dents (**fig. 6**). La première est ornée de trois rangées de cupules irrégulières (pour une meilleure préhension ?), l'autre présente une extrémité taillée en triangle et ajourée.

FONCTION

À partir de ces éléments, peut-on cerner la fonction de ces différents objets ? Danielle Stordeur, dans son article de 1974, a bien vu l'ambiguïté de l'utilisation de notre vocabulaire actuel. Le terme « peigne » fait immédiatement référence chez nous à un objet de toilette : c'est pourquoi elle lui substitua le terme moins suggestif « d'objets dentés ». Effectivement, aucun des objets étudiés ici ne semble pouvoir être considéré comme un peigne à démêler les cheveux. La forme des dents, trop courtes ou trop écartées, s'oppose à un tel usage. Aurions-nous d'ailleurs des peignes à dents plus longues et serrées (du type « peigne à poux », bien connu de nos grands-mères), que nous ne pourrions que difficilement conclure. En effet, la question s'est posée également pour des objets du Néolithique de Charavines, taillés dans des planchettes de bois dur, associés à d'autres objets relatifs au tissage et que leur découvreur refuse de considérer *a priori* comme des objets de toilette¹⁶, mais qui évoquent pourtant de façon frappante les peignes rectangulaires en os de chameau que l'on observe encore en Orient¹⁷. Dans la série que nous étudions, le seul objet que l'on pourrait mettre en relation avec la coiffure est le peigne à longues

13. STORDEUR 1988, p. 207 et p. 212, fig. 2,2.

14. STORDEUR 1974, p. 441.

15. STORDEUR 1993, p. 262 et 268.

16. BOCQUET 1989, p. 121.

17. STORDEUR 1980, à une restriction près : ils sont doubles et présentent deux types de dents.

dents (**fig. 6**), mais il paraît plutôt destiné à maintenir les cheveux en place qu'à les démêler, introduisant ainsi un peu de coquetterie dans l'horizon précéramique.

On ne peut assigner une fonction de peignage aux objets à dents courtes (**fig. 2, 3, 4, 5**), à cause de la faible longueur des dents, mais aussi en raison de l'absence de lustre entre les dents¹⁸. Devant cette dernière constatation, Danielle Stordeur proposait deux usages alternatifs liés à la peausserie ou au tissage¹⁹. Un outillage en silex nous paraît peut-être plus adapté au nettoyage des peaux qu'un objet en os, mais seule une expérimentation pourrait peut-être apporter des précisions complémentaires tant du point de vue des traces d'utilisation que de l'efficacité de l'outil. En revanche, le tissage nous paraît une piste à explorer. C'est là qu'il nous faut solliciter le contexte historique.

CONTEXTE HISTORIQUE

On sait en effet que les communautés néolithiques ont inventé le tissage sur métier. Celui-ci existe de façon assurée au PPNB depuis la découverte de traces très probables à El Kowm²⁰, mais il n'est pas exclu que son origine soit à rechercher au PPNA, prenant le relais du tissage cordé. Les sites en cours de fouilles ou d'étude devraient bouleverser bien des acquis dans un avenir proche. Nous pensons plus particulièrement aux empreintes de tissus trouvées sur certains sites qui pourraient se révéler tissés et non assemblés à la main ou à l'aiguille. Le tissage sur métier requiert un outil pour tasser la trame de manière à homogénéiser le tissu en cours de fabrication. Il est communément admis que sur les métiers rustiques, cette opération s'effectue avec un sabre ou un couteau de bois qu'on glisse entre les deux nappes de fils²¹, mais au vrai, cette proposition n'est valable que pour les métiers traditionnels actuels. Nous ignorons encore beaucoup sur les techniques originelles et sur la façon dont elles ont évolué. Il nous semble possible d'avancer que les « peignes » à dents très courtes ont pu servir à tasser le tissage en cours de réalisation, un peu à la manière des peignes de tapissiers qui, bien que pourvus de dents métalliques, ne travaillent pas en « peignant », mais en tassant. Avec une opération de ce type, seule l'extrémité des dents serait sollicitée, ce qui cadrerait avec les observations faites sur l'emplacement du lustre. Bien évidemment, la petite taille des objets aurait imposé de « piquer » la largeur du tissu en plusieurs étapes pour régulariser le tissage. Le faible écartement des dents nous semble compatible avec les premiers tissus, bien plus fins qu'on ne l'imagine généralement.

Venons-en au peigne de Ramad. Celui-ci passe pour être destiné au cardage. Cette opération de filature est destinée à démêler, nettoyer et rendre parallèles les fibres textiles. Plus spécifiquement, elle concerne les fibres de laine. On a longtemps pensé que l'utilisation des produits secondaires de l'élevage n'était effective en Orient qu'aux alentours du IV^e millénaire. Des études récentes, menées sur des échantillons archéozoologiques, ont montré qu'il en allait sans doute différemment. Dès le PPNB, les hommes (et plus encore sans doute les femmes) se sont intéressés aux animaux pour ce qu'ils pouvaient fournir en plus de leur viande. On observe ainsi des formes d'élevage mixte qui ne sont pas exclusivement tournées vers la viande²². Pour les moutons, c'est évidemment le pelage qui fait aussi l'intérêt de l'animal. On sait que les moutons sauvages (*Ovis orientalis*) sont dépourvus de toison laineuse, qui n'apparaît vraiment qu'avec la domestication, par amplification du duvet sous-jacent aux

18. STORDEUR 1974, p. 441.

19. STORDEUR 1974, p. 442. La question s'était également posée dans des termes semblables pour deux peignes provenant de collections ethnographiques, conservés au British Museum : LING ROTH 1977, p. 129-134. On exclura aussi le « peignage » des pâtes céramiques.

20. STORDEUR 2000, fig. 14, p. 50.

21. LEROI-GOURHAN 1971, p. 288. Certains « couteaux » néolithiques en os conviendraient pour une telle action. Voir STORDEUR 1982, p. 19, fig. 6-1.

22. HELMER 1992, p. 131.

jarres²³. S'il y a exploitation des poils dès le PPNB, celle-ci est un phénomène économique encore marginal mais qu'on ne saurait négliger.

Les cardes actuelles sont des planchettes en bois hérissées de clous métalliques qu'on manipule deux par deux, une dans chaque main, brossant énergiquement la laine en la faisant passer de l'une à l'autre. Elles évoquent par leur forme des étrilles. Le travail peut aussi se faire avec des peignes fixés sur un support, dotés de longues dents métalliques au travers desquelles on fait passer vigoureusement la touffe de laine de façon à aligner les fibres. Des expériences actuelles montrent qu'un peigne en bois aux dents larges, parallèles et solides fait parfaitement l'affaire²⁴. On parle alors parfois dans ce cas de « peignage » plutôt que de « cardage ». Il semble que, selon la qualité de la laine travaillée, on puisse combiner les deux opérations. Le cardage seul est réservé aux fibres courtes et ébouriffées des laines rustiques, le peignage s'applique aux fibres longues, plus résistantes et de meilleure qualité. Mais la terminologie n'est pas toujours systématique et elle est réservée aux laines actuelles. On utilise aussi parfois un chardon cardère.

UN PEIGNE À CARDER... ?

Le peigne de Ramad peut-il ainsi constituer un lointain prototype de ces instruments ? On en doutera. Car le geste technique du cardage est sans doute très récent par rapport à notre affaire, lié à la qualité des toisons ainsi traitées et aux gestes associés. Il est malheureusement impossible de préciser ce point de façon satisfaisante (connaîtrons-nous jamais la toison d'un mouton PPNB ?), mais tous les manuels de tissage insistent sur le fait que, traditionnellement, les fileuses préfèrent opérer avec leurs doigts. Le geste, largement méconnu de nos jours par qui ne pratique pas, consiste à étirer la touffe de laine et à écarter les fibres entre les doigts de manière à faire tomber les dernières impuretés²⁵. Il est représenté dans l'iconographie antique, notamment sur le lécythe grec dit « du tissage » conservé au Metropolitan Museum de New York²⁶ montrant plusieurs femmes qui forment un ruban depuis un amas de laine placé à leurs pieds ou dans un *kalathos*. Cette opération semble liée à la qualité des laines antiques, sans doute encore largement constituées de fibres courtes. Elle précède immédiatement le filage, sans qu'une opération de peignage ne s'intercale entre les deux. La raison en est fort simple à comprendre. Les fileuses antiques pratiquaient avec une quenouille courte tenue à la main, sur laquelle on installait le ruban de laine précédemment formé²⁷. Il n'est pas certain que des modèles de quenouilles longues qu'on glisse dans la ceinture et sur lesquelles on installe, non pas un ruban, mais une « poupée » de fibres aient existé dans l'Antiquité. On voit donc que l'interprétation « peigne à carder », sans être impossible, est peu probable. Peut-on alors pousser plus loin l'investigation ? C'est toujours dans le domaine du tissage que nous souhaitons poursuivre.

UN PEIGNE À PEIGNER... ?

Si les communautés néolithiques ont expérimenté dès le PPNB le travail des fibres animales, leur fibre textile de prédilection demeure malgré tout le lin. Le lin (*Linum usitatissimum*) fait partie des premières plantes domestiquées par l'homme au Proche-Orient, au même titre que les céréales. Toutefois, l'usage textile de la plante demeure largement méconnu et c'est bien plus souvent comme plante oléagineuse que le lin est cité. Cet usage est pourtant marginal, pour ne pas dire qu'il s'agit d'une fiction. Tous les premiers tissus connus, et aucun ne déroge à cette règle, sont des tissus de lin²⁸. La plante est d'ailleurs

23. RYDER 1993, p. 25, fig. 2.

24. CROCKETT 1977, p. 128 (photographie du bas).

25. CROCKETT 1977, p. 115 et 129 (dessin du bas).

26. BRENIQUET & MINTSI 2001, p. 339.

27. CROCKETT 1977, p. 14. Cette technique est également montrée sur le lécythe du tissage.

28. BARBER 1991, p. 126-133.

bien attestée dans les niveaux PPNB de Ramad²⁹. Le lin, comme toutes les plantes textiles, impose une chaîne opératoire complexe menant du matériau brut au produit tissé et qui a fourni de multiples métaphores à la condition humaine. Les fibres textiles ne constituent pas à proprement parler le cœur de la plante qu'il suffirait d'extraire. Elles sont constituées de multiples fibres élémentaires prises dans un tissu de cellulose. La première étape après la maturation de la plante est l'arrachage. Le plus souvent, on évite en effet de la couper pour préserver le maximum de longueur aux tiges. Suit un égrenage, car on récolte la plante avant que les graines encapsulées ne se dispersent naturellement, c'est-à-dire avant que la plante ne monte en graine. Une récolte à un stade trop avancé donne invariablement une plante « boisue », comme on dit dans nos campagnes, et une fibre grossière. Les graines servent à ressemer le champ, ou à produire de l'huile. L'opération qui suit est sans doute la plus délicate : il s'agit du rouissage. On immerge les tiges regroupées en petits fagots dans l'eau d'une rivière ou d'un étang. L'objectif est de décomposer les parties gommeuses qui enveloppent les fibres textiles. L'opération est empirique, mais nécessite un soin particulier pour pouvoir l'arrêter au moment propice, pas trop tôt, car les fibres ne seraient pas récupérables, ni trop tard, car elles seraient difficilement filables. Récupérés à temps, les andains sont mis à sécher. Sec, le lin doit encore être teillé c'est-à-dire broyé ou écrasé de manière à assouplir les fibres, éliminer les éléments très fibreux et séparer les fibres textiles de l'étoupe plus grossière. Un dernier peignage sépare définitivement les fibres longues des résidus³⁰, et les prépare au filage. C'est l'unique parallèle avec le travail de la laine.

Peignait-on le lin à Ramad comme en Mésopotamie aux époques historiques, comme s'en inquiète Inanna ? Nous devons encore une fois nous contenter d'une réponse nuancée, pour ne pas dire négative. Le processus que nous avons décrit est celui qui existe encore de nos jours, mais rien ne dit que les techniques originelles étaient semblables. Plus particulièrement, c'est la relation entre la chaîne opératoire du travail du lin et le filage qui pose problème. En effet, des observations faites sur des tissus égyptiens en lin montrent une technique d'obtention du fil qui ne procède pas par filage. On pense spontanément, en vertu peut-être d'un comparatisme ethnographique un peu rapide, que les techniques traditionnelles ont toujours existé. Or, elles ont aussi une histoire. Le filage, tel que nous l'entendons, est une technique qui met en jeu un fuseau lesté d'une fusaiöle et associé à une quenouille qui supporte l'amas de fibres. Cette technique dite du « fuseau suspendu » n'a sans doute pas été inventée pour les fibres végétales, mais bien plutôt pour leurs homologues animales. La laine est en effet recouverte de minuscules écailles qui permettent aux fibres de s'accrocher les unes aux autres, ce qui facilite ainsi le filage par étirage et torsion simultanés. Il y a de fortes chances pour que cette technique ait été étendue aux fibres végétales dans un deuxième temps. Les tissus égyptiens auxquels nous faisons référence montrent des fils qui ne sont pas filés d'un seul tenant, mais assemblés par brins au moyen d'une épissure³¹. Une telle pratique suppose que les fibres aient été récupérées à l'issue d'un rouissage poussé et arrêté au bon moment, et que l'on en ait prélevé de minces faisceaux fibreux destinés à l'assemblage. Rien n'indique que la chaîne opératoire originelle était aussi complexe que celle que nous avons décrite précédemment. Nous manquons considérablement de données au Proche-Orient pour alimenter cette réflexion. Les tissus conservés sont rares et ce type d'information, qui se dérobe facilement, doit être recherché avec beaucoup de minutie. Mais compte tenu de l'incertitude et de l'enjeu, il nous semble prudent de ne pas conclure hâtivement.

... OU UN PEIGNE À ÉGRENER ?

Que faisait-on alors avec le peigne de Ramad ? Sa forme en éventail et ses dimensions relativement réduites nous semblent en faire plutôt un outil à égrener. On en connaît d'autres, à Ganj Dareh où c'est

29. CONTENSON 1983, p. 60 et CONTENSON 1985, p. 20.

30. CROCKETT 1977, p. 172-173.

31. BARBER 1991, p. 47, fig. 2, 8.

une omoplate encochée qui sert à cet usage³², à Oueili où une côte présente aussi des encoches³³. L'égrenage des céréales n'était peut-être pas systématique, tout dépend de la façon dont on moissonne et dont on coupe les épis. Le geste n'est nullement « naturel », il est fonction d'habitudes et de pratiques qui relèvent de la culture. En revanche, on égrappe toujours le lin au moyen d'un « peigne » parce qu'on récolte la plante verte, pour obtenir une fibre plus fine et pour faciliter la récupération des graines dans leurs capsules³⁴. Si le peigne de Ramad a eu un usage lié de près ou de loin au tissage, il nous paraît plus satisfaisant de l'associer au travail du lin qu'à celui de la laine. Quoi qu'il en soit, le lin a occupé une place au moins aussi importante que les céréales dans le quotidien de l'homme néolithique. La candeur avec laquelle nous découvrons que ce dernier ne pensait pas qu'à se nourrir est telle que la « révolution » néolithique n'a pas fini de nous surprendre... Après les travaux du dédicataire de ces lignes qui en avaient illustré bien des aspects, la reprise des fouilles de Tell Aswad par Danielle Stordeur pourrait largement y contribuer.

32. STORDEUR 1993, p. 262-265, et fig. 16 à 20.

33. BRENIQUET 1996, p. 153 et pl. III.

34. Comme on égrappe le cassis ou les myrtilles, avec respectivement une fourchette ou un peigne...

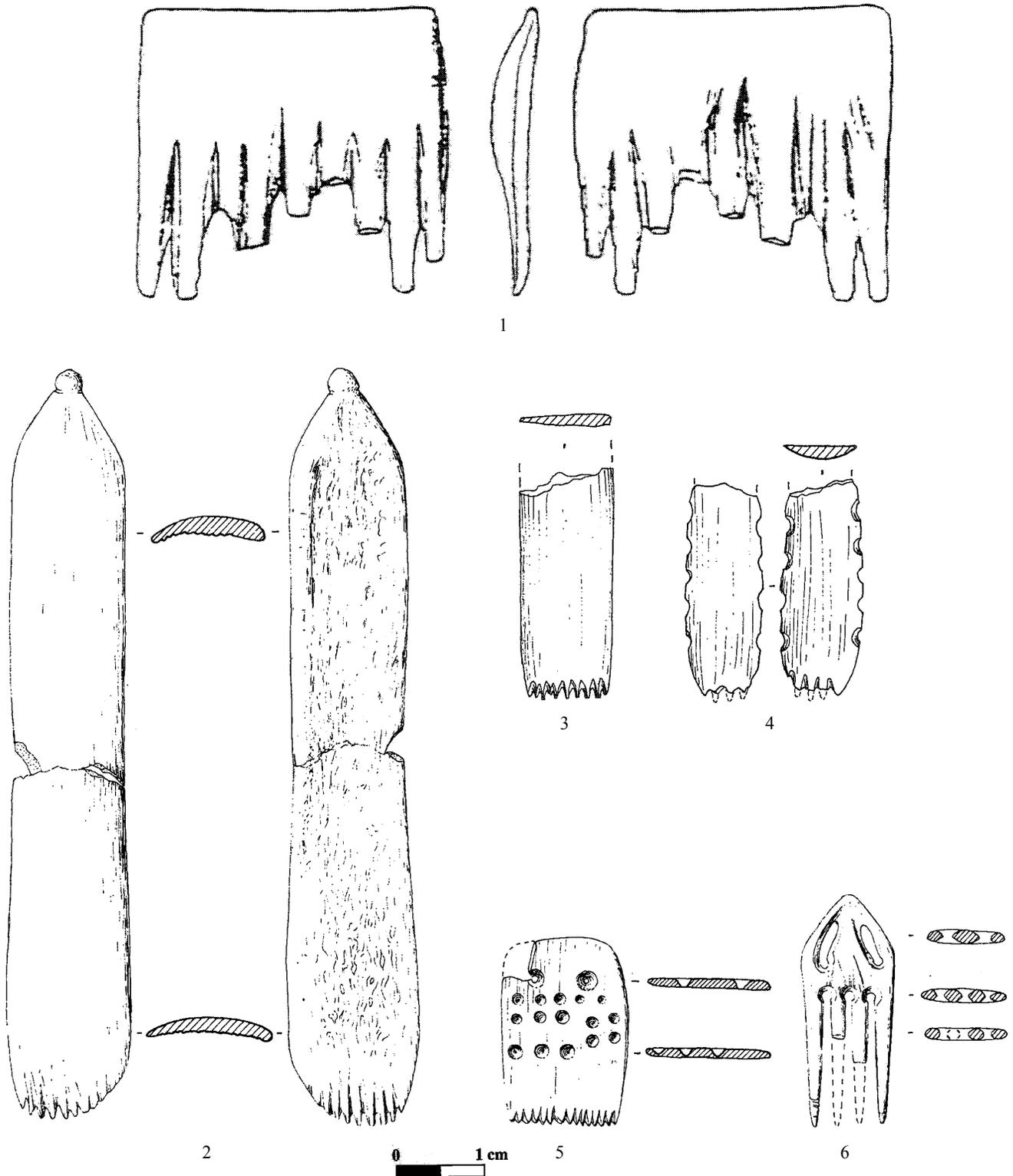


Figure 1 : peigne « à carder » de Ramad (R.73.231).

Figure 2 : objet denté à languette de Mureybet II (Mb 71 2000).

Figure 3 : objet denté de Mureybet III (Mb 73 765).

Figure 4 : objet denté à bords festonnés de Mureybet III (Mb 73 3635).

Figure 5 : objet denté à suspendre de Mureybet II (Mb 71 4828).

Figure 6 : peigne ajouré de Mureybet II.

BIBLIOGRAPHIE

- BARBER (E.)
1991 *Prehistoric Textiles. The Development of Clothes in the Neolithic and Bronze Ages*, Princeton, Princeton University Press.
- BOCQUET (A.) (avec la collaboration de F. BERRETROT)
1989 « Le travail des fibres textiles au Néolithique récent à Charavines (Isère) », dans *Tissage, corderie, vannerie. Approches archéologiques, ethnologiques, technologiques*, Actes des IX^e Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire, Antibes, 20-22 octobre 1988, Juan-les-Pins, APDCA, p. 113-128.
- BRENIQUET (C.)
1996 « Les petits objets découverts à Tell el Oueili en 1987 et 1989 », dans J.-L. HUOT éd., *Oueili. Travaux de 1987 et 1989*, Bibliothèque de la DAFIq 8, Centre de recherche d'Archéologie Orientale, Université de Paris I, 11, Paris, ERC, p. 151-162.
- BRENIQUET (C.) & E. MINTSI
2001 « Le peintre d'Amasis et la glyptique mésopotamienne pré- et protodynastique. Réflexions sur l'iconographie du tissage et sur quelques prototypes orientaux méconnus », *Revue des études anciennes*, 102, p. 333-360.
- CAUVIN (J.)
1972 « Nouvelles fouilles à Tell Mureybet (Syrie), 1971-1972. Rapport préliminaire », *Annales archéologiques arabes syriennes*, 22, p. 105-115.
1994 *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique*, Paris, CNRS Éditions.
- CONTENSON (H. de)
1974 « Huitième campagne de fouilles à Tell Ramad en 1973. Rapport préliminaire », *Annales archéologiques arabes syriennes*, 24, p. 17-24.
1983 « Early Agriculture in Western Asia », dans T. CUYLER YOUNG Jr., P. E. L. SMITH & P. MORTENSEN éd., *The Hilly Flanks and Beyond. Essays on the Prehistory of Southern Asia Presented to Robert J. Braidwood, November 15, 1982*, SAOC 36, Chicago, The Oriental Institute of the University of Chicago, p. 57-74.
1985 « La région de Damas au Néolithique », *Annales archéologiques arabes syriennes*, 35, p. 9-29.
2000 *Ramad, site néolithique en Damascène (Syrie) aux VIII^e et VII^e millénaires avant l'ère chrétienne*, BAH 157, Beyrouth, IFAPO.
- CROCKETT (C.)
1977 *The Complete Spinning Book*, New York, Watson-Guption Publications.
- HELMER (D.)
1992 *La domestication des animaux par les hommes préhistoriques*, collection Préhistoire, Paris, Milan, Barcelone, Rome, Masson.
- KRAMER (S.)
1983 *Le Mariage sacré à Sumer et à Babylone*, Paris (trad. française), Berg International.
- LEROI-GOURHAN (A.)
1971 *Évolution et techniques : l'homme et la matière*, Paris, Albin Michel (collection Sciences d'aujourd'hui).
- LING ROTH (H.)
1977 *Studies in Primitive Looms*, reprinted from the original edition, 3rd edition, Mcminnville (Or.), Robin & Russ Handweavers.
- RYDER (M.)
1993 « Sheep and Goat Husbandry, with Particular Reference to Textile Fibre and Milk Production », *Bulletin on Sumerian Agriculture*, 7-1, p. 9-32.
- SIGAUT (F.)
2006 « Le savoir des couteaux », dans S. D'ONOFRIO et F. JOULIAN éd., *Dire le savoir-faire. Gestes, techniques et objets*, Paris, L'Herne, p. 133-139.
- STORDEUR (D.)
1974 « Objets dentés en os de Mureybet (Djézireh, Syrie), des phases IB à III : 8400 à 7600 BC », *Paléorient*, 2/2, p. 437-442.
1979 « Quelques remarques préliminaires sur l'industrie de l'os du Proche-Orient du X^e au VI^e millénaire », dans H. CAMPS-FABER éd., *L'industrie en os et bois de cervidé durant le Néolithique et l'âge des métaux*, Paris, CNRS Éditions, p. 37-46.
1980 « La fabrication des peignes doubles en os de chameau à Damas (Syrie) », dans D. STORDEUR éd., *Objets en os, historiques et actuels*, TMO 1, Lyon, Presses universitaires de Lyon, p. 111-120.
1982 « L'industrie en os de la Damascène du VIII^e au VI^e millénaire », dans H. CAMPS-FABER éd., *L'industrie en os et bois de cervidé durant le Néolithique et l'âge des métaux*, Paris, CNRS Éditions, p. 9-25.
1988 « L'industrie osseuse de Cafer dans son contexte anatolien et proche-oriental. Notes préliminaires », *Anatolica*, 15, p. 203-213.
1993 « Outils et parure en os de Ganj Dareh (Iran, VII^e millénaire B.C.) », *Cahiers de l'Euphrate*, 7, p. 245-296.
2000 *El Kowm 2, une île dans le désert. La fin du Néolithique précéramique dans la steppe syrienne*, Paris, CNRS Éditions.